

## DIDIER SAUVE LE MONDE (PART I)

*Préambule : Quelques semaines après la prise d'otage par des pirates somaliens à bord du Carlita, le yacht du président, les ventes du « Canari libéré » ont explosé. Didier a cru connaître son heure de gloire en étant interviewé pour France 3 mais c'est finalement Adélaïde, plus photogénique, qui a attiré tous les médias à elle et Didier n'est passé que sur la TNT à 2 h du matin. La jeune femme de couleur aux dents longues s'est en effet mariée à Las Vegas avec Grobonet, le marchand d'armes et magnat de la presse, en présence de ses deux nouvelles meilleures amies : Rachida et Rama — Fadela est sympa mais pas assez jolie et chic pour être son amie. Robert, le patron du « Canari libéré » est en dépression, il n'a pas réussi à récupérer sa femme, Maryse. Didier prend en charge le journal et réfléchit à comment faire remonter les ventes mais en ce lundi matin de mauvaises ondes parcourent la salle de conférence de rédaction et Didier craque — le contre-coup à retardement de la prise d'otage où il aurait pu perdre la vie ou problèmes de digestion ? Nul ne sait.*

En ce lundi matin, de mauvaises ondes parcourent la salle de conférence de rédaction et Didier craque — le contre-coup à retardement de la prise d'otage où il aurait pu perdre la vie ou problèmes de digestion ? Nul ne sait.

— Bon, alors quelqu'un a une idée ? Oui ? Non ? Fallait rester chez vous alors, bande de nullos : une conf' de rédac ça sert à échanger les idées, ça doit fuser dans tous les sens, balancez la sauce, moi je fais le tri, l'émulation ça s'appelle. Même vous les stagiaires non rémunérés, vous pouvez participer : c'est démocratique une conf' de rédac, chacun a la parole, lâchez-vous les mômes, ou je vais m'énerver ! Putain, vous ressemblez à des sénateurs gâteux cuités au vin chaud roupillant à l'Assemblée ! dis-je pour les secouer.

— J'ai une idée : si on relançait le journal en ajoutant un cadeau ? proposa un jeune chevelu tout juste sorti de la nouvelle école de journalisme Patrick Poivre d'Arvor, sponsorisée par TF1 et basée à la Plaine Saint-Denis dans un local en préfabriqué du plus mauvais goût.

— Un cadeau ? Quel genre de cadeau ? demandai-je sceptique.

— Un gadget.

— Comme dans « Pif gadget » à la grande époque.

— Super idée mais un gadget pour adulte ça va être quoi , à part un sex toy ?

— Pourquoi pas ? C'est fun, non ? Et puis ça rajeunirait et ça féminiserait le lectorat, ajouta une jeune stagiaire blonde au physique avantageux.

— C'est toi qui aurais besoin d'un sex toy, Mélanie.

— Vaut mieux un sex toy qu'un connard.

— Mélanie, si ça te gêne pas je préférerais qu'on récupère nos vieux lecteurs communistes barbus et machos, on n'est pas « Elle », dis-je pour mettre les points sur les i.

— Un tire-bouchon alors ?

— Très drôle.

— Ouais, ou un éthylo-test.

— Non, je sais une casquette Ricard.

— Un cendrier avec une femme à poil ?

— C'est fini les conneries ? On a du pain sur la planche je vous signale, j'ai remplacé Robert au pied levé, je sais c'est pas ta faute Robert, t'es pas en état, dis-je en jetant un œil compatissant à mon patron affalé sur une chaise, visiblement bourré d'antidépresseurs. Va falloir que tout le monde se serre les coudes. Stagiaires ?

— Oui ?

— Ravitaillements en café et croissants, exécution, on n'a pas besoin de vous ici, vous n'avez que des idées de merde.

— On va tous chercher du café et des croissants ?

— Oui.

— Mais on est douze !

— Les autres ont qu'à vérifier s'il y a des feuilles dans la photocopieuse et du P.Q. dans les chiottes. Et qu'y en ait un ou une qui nettoie mon ordi et mon bureau et puis faudrait passer un coup d'aspirateur dans les bureaux, la femme de ménage est pas venue ce matin.

Les stagiaires quittèrent la salle dépités, en file indienne, comme des scouts recalés.

— Bon, maintenant qu'on est entre grandes personnes, quelqu'un a une idée innovante pour relancer le journal ?

— Attaquer Sarko ?

— Retoucher des photos de Carla pour faire croire qu'elle est plus anorexique ?

— Un portrait de Samuel Etienne avec des photos à poil ?

— De qui ?

— Laisse tomber.

— Un reportage bidonné sur Grobonet et Adélaïde ?

— Pas de vengeance personnelle, s'il te plaît Sam. Et puis ne prononce plus ce prénom, tu vois bien que ça l'énerve, dis-je en tournant la tête vers Robert qui se met à trembler nerveusement en marmonnant des propos inintelligibles.

— Et si on téléphonait aux flics pour faire croire qu'y a une bombe dans les locaux du journal : Gérard fait des photos des flics et des pompiers investissant les locaux, on invente une histoire de menaces terroristes et on fait la une avec ça, proposa le jeune chevelu.

— C'est quoi ces conneries ?

— On nous apprend ça la première semaine de l'école de journalisme : quand y a pas d'évènements à se mettre sous la dent, créez vous-même l'événement, dit le jeune journaliste.

— Merde, vous faites tous chier, j'me casse, bonne chance, désolé Robert mais trop c'est trop, dis-je en claquant la porte.

De retour chez moi, sur un coup de tête, j'envoyai un mail à Svetlana, chercheuse de 26 ans en thermodynamique avec qui je parlais depuis deux mois sur le net et dont j'avais beaucoup apprécié la photo en pied et en nuisette qu'elle m' avait envoyé la veille : « Svetlana de mon cœur, je quitte Paris pour venir te rejoindre et te ramener en France. Je t'aime. Fais ta valise. Ton Didier ». Puis, je roulai en boule quelques fringues — celles qui me paraissaient après reniflage les moins sales — dont je bourrai mon plus gros sac à dos. Et voilà votre Didier en route pour Gandja en Azerbaïdjan, modeste bourgade où ma belle m'attendait.

Le début du voyage se déroula sans encombre majeure : je trouvai miraculeusement une place dans un vol Paris/Berlin qui arriva même légèrement en avance, une fois n'est pas coutume. C'est après que cela se compliqua un chouia : le réseau ferré en Europe de l'Est n'est pas très au point en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle et aucun train ne pouvait me mener là où je voulais aller, je dus donc me résoudre à envisager une traversée de la Pologne, la Roumanie, la Moldavie, l'Ukraine, la Russie et la Géorgie en bus avant d'arriver en Azerbaïdjan où il n'était pas impensable que je finisse mon trajet sur le dos d'un âne prêt à rendre l'âme ou d'une chèvre anémique. Moi qui avais déjà du mal à supporter les T.E.R de province<sup>1</sup>, vous pouvez imaginer à quel point j'appréciais de faire des milliers de kilomètres dans des cars roulant à je ne sais quoi, bondés et puants, pleins de paysans ouzbeks pour la plupart bourrés comme des coings — en même temps, je leur en veux pas, moi aussi je serai alcoolique si je

---

<sup>1</sup> Voir le premier épisode de « Didier, petit reporter », « Trois jours à Villeneuve -les-Bouilloux ».

devais vivre dans la misère avec leur matrone de femme et leurs enfants petits et moches semi-débiles.

J'avais acheté mon ticket de bus mais en attendant qu'il arrive devant la gare, je pris une bière dans un bistrot où je fis connaissance d'un routier super sympa qui me proposa de m'amener à Cracovie. Je fis donc le trajet de Berlin à Cracovie à bord d'un 33 tonnes transportant des matières radioactives conduit par un Zimbabwéen quadragénaire fan de heavy metal, bon catholique, mari de cinq femmes, père de quatorze enfants et fort peu adepte du préservatif. La suite ne fut pas de tout repos : je mis plusieurs jours pour rallier Przemyst, bled miteux au nom imprononçable près de la frontière polonaise, et quelques autres encore pour longer celles slovaco-ukrainiennes et hongro-ukrainiennes. Je débarquais finalement en Roumanie fourbu, après avoir bouffé de la merde en barre, en bouillie, en soupe, en gratin et en salade et côtoyé des gens incultes sans aucune conversation (le fait qu'aucun ne parlait français n'est pas une excuse), sans avoir croisé la moindre beauté slave capable de décrocher un contrat de top-model : vivement que j'arrive chez Svetlana parce que là c'était vraiment craignos.

La Roumanie fut un pays plus agréable (disons moins désagréable) que les précédents, un quadrillage ferroviaire adapté du territoire me permettant d'être à Iasi après seulement quatre jours passés dans un wagon-couchette branlant où je fréquentais des types étranges en bleu de chauffe qui semblaient se nourrir uniquement d'une espèce d'immonde tourte aux algues. De là, je fis de l'auto-stop jusqu'en Moldavie — un pays de chiotte soit dit entre nous —, montant à bord de tas de boue ne méritant rien d'autre que la prime à la casse, pour parvenir jusqu'à un semblant de ville civilisée. A Chisinau, en me dégourdissant les pattes devant les toilettes publiques, je rencontrai Matthias, un jeune étudiant en ethnologie de Besançon qui faisait une thèse sur les réseaux de prostitution en Moldavie du Sud. Nous discutâmes devant une ignoble tambouille, soi-disant plat national que nous fîmes passer avec un alcool dont j'ai oublié le nom ressemblant fort à de l'alcool à 90 :

— Et depuis quand t'a commencé ta thèse ?

— Deux ans et je suis ici depuis presque un an.

— T'as bientôt fini alors, non ?

— Tu parles : j'en suis qu'à l'introduction, en ethnologie c'est l'observation participante qui prend du temps, tu sais.

— C'est quoi exactement l'observation participante ?

— On doit se fondre dans le décor, s'immerger dans la communauté qu'on étudie.

— Dans ton cas ça veut dire que...

— T'as bien pigé, je me suis tapé tous les bordels de Moldavie du Sud.

— Et t'en as tiré quoi ?

— J'ai beaucoup tiré, de tout, blondes, brunes, rousses, noires, grosses, maigres, naines, géantes et même une qui aurait pu être ma grand-mère, peut-être même mon arrière-grand-mère parce qu'ici elles ont des gosses très jeunes, mais pas de conclusion.

— Ben merde alors.

— En plus j'ai choppé toutes les I.S.T. et M.S.T. possibles et inimaginables, même des maladies que le spécialiste des maladies vénériennes que j'ai consulté en France quand j'y suis retourné pour Noël ne connaissait pas, il m'a demandé l'autorisation de prendre des photos pour faire un article dans une revue spécialisée.

— Ben merde alors.

— Et étudiant en ethno ou pas, faut bien payer la prestation, et même parfois elles demandent à être payée juste pour répondre à mes questions parce qu'elles perdent des clients pendant ce temps-là et c'est un manque à gagner.

— T'as assez de fric ? Tu fais comment ?

— J'ai dû faire croire à mes parents qu'un gang ukrainien m'avait volé mon ordi et qu'il me fallait du fric pour m'en acheter un autre, j'aurai pas dû dire ça, ils ont pensé que je trouverai pas d'ordinateur de qualité alors ils m'en ont acheté un et me l'ont fait livrer ici, je te dis pas combien ça a dû leur coûter.

— T'en a fait quoi ? Tu l'as revendu ?

— Non, j'ai eu une meilleure idée : je l'ai refilé à Igor, un caïd de la mafia russe qui possède presque tous les bordels de Moldavie et en échange j'ai table ouverte partout : pour les interroger juste, parce le reste... Franchement même si je pouvais j'ai plus envie, je crois qu'en rentrant en France je vais devenir abstinent.

— Abstinent ? Tu vas plus baiser, tu veux dire ?

— Ben oui, c'est un mouvement avec plein de gens, les « no sex », t'en as jamais entendu parler ?

— Non, ça j'avoue que c'est un concept qui me dépasse.

Un train tout pourri m'emmena à Tiraspol, puis je quittais la Moldavie sans foutre un panard dans le moindre lupanar, trop effrayé après avoir entendu les révélations foudroyantes du stakhanoviste du cul de Besançon. J'arrivais en territoire ukrainien où on se les gelait

encore plus et échouait en bord de mer : courage, encore l'Ukraine, le sud de la Russie, la Géorgie et une partie de l'Azerbaïdjan à traverser de long en large et je verrais Gandja. Après avoir dévoré un plateau de fruits de mer à la fraîcheur douteuse, laissant vagabonder mes pensées face à la mer, enfin le peu que je pouvais en voir, la vue étant largement bouchée par des pétroliers et des navires poubelles (dont certains avaient fait la gloire et la fierté des Etats-Unis ou de la Grande-Bretagne dans un passé pas si lointain), je m'imaginais en aventurier des temps modernes, en marin au long cours. Oui, je me voyais en vieux loup de mer solitaire au visage buriné par le soleil et le sel de la mer, tel Olivier de Kersauson ou Eric Tabarly (quand il était vivant bien sûr). Pour gagner du temps, l'envie me prit de traversée la Mer Noire en kayak : je n'étais pas parvenu à être Truman Capote<sup>2</sup>, soit, mais j'allais être Gérard d'Aboville. Je me mis en quête du kayak idoine sur le port qui sentait le poisson, l'urine, la sueur des pêcheurs et le parfum bon marché des putes — en pensant à la chanson de Brel « Sur le port d'Amsterdam », que je me laissai même aller à fredonner.

Dans un bouge des quartiers chauds — où je tapais rapidement la causette avec Patricia Kaas et Mireille Mathieu, toutes deux en tournée triomphale dans la région et apparemment en couple —, je crus toucher au but quand un vieux lord anglais qui avait l'air d'un dandy sorti d'une fumerie d'opium dans un roman d'Oscar Wilde me donna l'adresse d'un loueur de bateau qui devait certainement avoir un kayak. Je me rendis à l'adresse indiquée et me retrouvai face à une cabane faite de brique, de broc et de matériaux de récupération. Je frappais longuement et un homme aux longs et sales cheveux gris, bandeau de pirate sur l'œil, vint m'ouvrir ; à ma grande surprise, le bougre parlait français :

— Tu veux quoi, l'ami ?

— Un kayak.

— Et tu viens de la part de qui ? Ca fait trois mois que j'ai rien vendu, même pas un seau ou un râteau, dit-il en me désignant un tas de seaux, râteliers et pelles pour enfants dans un coin de la pièce.

— Le lord anglais, genre dandy sorti d'une fumerie d'opium dans un roman d'Oscar Wilde.

— Ah, je vois..., me dit-il d'un air entendu qui ne me plut guère.

— Vous avez un kayak ? demandai-je alors que le vieux me toisait d'un drôle d'air.

— Non, mais j'ai un pédalo si tu veux.

---

<sup>2</sup> Voir épisode précédent, « La croisière de la mort », où les ambitions littéraires bien légitimes de Didier sont mises à mal par la rude réalité géopolitique.

— Je vais pas traverser la Mer Noire en pédalo.

— Pourquoi pas ? Faut croire en ses rêves, gamin.

— Au fait, vous êtes Français ? Qu'est-ce que vous foutez là si c'est pas indiscret ?

Je devais regretter amèrement par la suite d'avoir posé cette question : je sortis de sa cahute au petit matin, une bouée en forme de canard dans la main droite et un seau dans la main gauche, la tête pleine de toutes ses femmes infidèles, ses maladies, ses démêlés avec la justice et j'en passe. Ayant abusé de la vodka servie par le vieux borgne, je crus halluciner quand je vis au loin une bande d'une dizaine de satanistes faisant la course en vélo, puis je m'avisais qu'il devait plutôt s'agir de prêtres orthodoxes et je m'endormis sur le port, comme une rock star, la tête dans mon vomi.

Je n'arrivai pas à renoncer à mon projet de traversée de la Mer Noire en kayak et je restais trois jours sur le port à errer, les gens me prenant pour un fou ou un vagabond, puis je trouvai une péniche abandonnée où je me mis en tête d'apprendre le dialecte de Svetlana à l'aide d'un dictionnaire miteux sentant le moisi acheté sur le marché. Mon stock de pépitos achevé, je me rendis à l'évidence : je ne serai jamais Gérard d'Aboville, j'allais me contenter de retrouver ma dulcinée et de la ramener en France où nous fonderions une jolie petite famille tandis que Svetlana entrerait au C.N.R.S. où elle deviendrait une chercheuse reconnue et admirée de tous, quand elle aurait obtenu la nationalité, elle pourrait même se faire élire au conseil municipal. Je décidai de contourner la Mer Noire et celle d'Azov pour rejoindre la Géorgie en passant par l'Ukraine, ce qui me parut le chemin le plus court.

Le car dans lequel je montais était à moitié vide, ce qui me rassura, sauf qu'il s'arrêtait tous les deux cent mètres pour ramasser des voyageurs. A la vue des gens montant à l'intérieur avec tout leur barda de poches en plastique, de sacs plein de coupons de tissus et autres, je ne pouvais m'empêcher de voir dans le chauffeur patibulaire une sorte d'éboueur ramassant les ordures ou de collecteur taciturne des causes désespérées. Au bout d'une semaine d'un trajet incertain entre Mykolaïv, Zaporijjia, Dnipropetrovsk, Marioupol, Donetsk, Louhansk et Rostov-sur-le-Don qui se caractérisa par les accélérations démentes du chauffeur alcoolique et insomniaque, nous arrivâmes en Russie, à quelques encablures d'un gisement pétrolifère d'envergure selon un guise touristique piqué à un vieux passager édenté pendant qu'il tapait un roupillon.

A Krasnodar, le car s'arrêta : le chauffeur nous ordonna de descendre et d'attendre le prochain, c'est du moins ce que je crus comprendre dans son très mauvais anglais rappelant celui de Roger Lemerre et de Sarkozy. Nous attendîmes, assis sur nos bagages jusqu'à la

tombée de la nuit, transpercés par la pluie glacée, avant de s'enquérir d'un lieu où pioncer convenablement. Au bout de cinq minutes de recherche intensive, je trouvais un local vide dans un terrain vague, apparemment une ancienne prison, et mes compagnons d'infortune me suivirent sans demander leur reste. En pleine nuit, nous entendîmes des bruits suspects en provenance d'une pièce où ne nous étions pas aventurés, trop fatigués pour visiter l'immense bague. Il s'avéra que si les gardiens avaient bien mis les voiles après 89 et la chute du mur, les prisonniers étaient toujours là : 52 hommes, femmes et enfants vivaient dans un même dortoir, à même le sol, bouffant les rats et les chenilles pour survivre (mais pas seulement). Je compris aux mines effarées de mes compagnons de car qui partirent en courant et en hurlant, ainsi qu'aux nombreux ossements disséminés çà et là, que les pauvres zouaves avaient sûrement dû manger leurs codétenus à un moment quelconque des vingt dernières années. « Ca, ça ferait un sujet d'enfer pour le journal » pensai-je, pas plus traumatisé que ça, avant de me rendormir à dix mètres à peine de cannibales en puissance, rêvant déjà au corps souple et chaud de Svetlana. Une ou deux heures plus tard, je me réveillais et découvris une grosse paysanne à moitié dévorée par les gosses des prisonniers : ce fut le déclic, ni une ni deux je pris mes jambes à mon cou devant ce film d'horreur digne de « Cannibal holocaust » mélangé aux « Choristes ».

Je courrai jusqu'à n'en plus pouvoir et m'effondrai dans un fossé. Quand je revins à moi, j'avais une faim de loup, je fis quelques mètres, vis un poulailler et entrepris d'aller voler une ou deux poules : j'eus la surprise de découvrir que des statues de Staline et de Ceausescu servaient de perchoir aux gallinacés pitoyables dont les corps chétifs et déplumés me coupèrent l'appétit. Je pris quand même des photos avec mon portable en vue d'un hypothétique reportage sur mon périple en pays sous-développé.

Je marchais une bonne partie de la nuit dans la clarté de la lune, avant de tomber sur un drôle de zig à moto qui accepta de m'emmener à 300 de moyenne jusqu'à Sotchi, où je croisais une vieille femme édentée faisant les poubelles : je ne compris rien à ce qu'elle me dit, hormis qu'elle en voulait à mon corps et prétendait être Nadia Comaneci, la célèbre gymnaste communiste — j'émis quelques doutes sur son identité, en tout cas vu son état actuel elle aurait pu s'estimer heureuse avec un 2/20. Cela faisait plus de quinze jours que j'avais mis les voiles, et je me demandais avec une pointe de nostalgie comment les choses se passaient en France où, là aussi, l'état des prisons (et des prisonniers) n'était pas franchement reluisant et où les anciens athlètes de haut niveau finissaient mal (entre autres, Philippe Caneloro, David Douillet, Marie-José Pérec et Christine Boutin).

Au même instant, à des milliers de kilomètres de là, à Paris, Robert, largué comme une merde par Adélaïde pour son Grobonet, essayait de récupérer sa femme.

— Maryse, Maryse, ma chérie, tu es la femme de ma vie, ouvre la fenêtre, c'est ton Robert... Maryse !

— Vos gueules ! Y en a qui voudraient bien dormir, ducon, cria un homme torse nu depuis la fenêtre d'un appartement du troisième étage.

— Maryse, ouvre : regarde qui je t'emmène, c'est le chihuahua que tu voulais tant, on l'appellera comme tu veux, Bouboule, Bibiche, Bayrou, à toi de voir.

Un homme ouvrit la fenêtre de l'appartement qui, il y a peu, était encore celui de Robert et il reconnut à sa grande stupéfaction Etienne-Marc de Pirezemporc, patron du journal « Cash », principal concurrent du « Canari Libéré », quinze ans de moins que lui, ami de longue date de Frédéric Mitterrand et grand collectionneur de Rolex.

— Dégage, gros lourd, Maryse n'est plus ta femme mais la mienne, tu comprends ça ?

— Connard d'arriviste.

— C'est sûr, quand on n'est arrivé à rien on peut pas être arriviste.

— Maryse ?

Comme dans tout bon vaudeville, la femme trompée apparut à la fenêtre :

— Tu sais où tu peux te le foutre ton chihuahua ? C'est trop tard Robert, beaucoup trop tard.

— Mais je t'aime, Maryse...

— Tu peux pas vivre seul et comme ta pouf t'a largué pour un autre, tu retournes voir Bobonne, non désolée, ça marche pas comme ça !

Le pauvre Robert n'eut pas le temps de répondre qu'il se prit une louche en pleine poire lancée depuis la fenêtre par la décidément facétieuse et rancunière Maryse, jadis championne régionale universitaire de lancer de poids.

Je trouvai au petit matin un car me menant de Sotchi à Koutaïssi en Géorgie via Soukhomi en longeant la Mer Noire : j'étais le seul voyageur du car et le chauffeur — un obèse à casquette Nike et jogging Adidas vintage — refusait de partir avant que le car ne soit à moitié plein. Trois heures plus tard, lassé d'attendre en mangeant des graines de maïs grillé et en fredonnant de la musique pop américaine légèrement datée passant à la radio, le chauffeur se décida enfin à faire tourner le moteur. Les routes cabossées m'empêchèrent de prendre des notes sur mes premières expériences de confrontation avec les habitants de ces

contrées reculées mais néanmoins européennes. Huit heures plus tard, j'arrivai enfin à Koutaïssi, éreinté, courbatu et avec un mal de tête carabiné, suite à l'écoute en boucle du best-of de Mickaël Jackson pendant huit heures — une idée de torture pour l'armée américaine.

Avant de descendre du car, le chauffeur remit la radio et en écoutant les informations se mit à fondre en sanglots en chialant comme une madeleine géorgienne ; je lui demandai en anglais ce qui se passait et compris que la Russie venait de déclarer la guerre à son valeureux pays la Géorgie. Le temps pressait : je devais rejoindre Gandja au plus vite, retrouver Svetlana, l'arracher à cet enfer et la ramener dans mon appart' que nous transformerons en douillet nid d'amour. Les chars russes et les bombardements ne détruiraient pas notre amour naissant, oh que non, foi de Didier : Svetlana était la femme de ma vie et je ne comptais pas la laisser filer, j'allais enfin arrêter ma vie de bâton de chaise, me caser et fonder une famille, ma famille avec plein de mini-Didier qui deviendraient tous journalistes d'investigation dans les plus grands organes de presse d'Europe. Mais pour cela, pas de place pour l'improvisation, je devais avoir un plan béton : je me ferai passer pour un reporter de guerre et Svetlana pour ma femme. Je décidai aussi d'appeler Robert :

— Robert ? C'est Didier.

— Qui ?

— Didier : tu te rappelles de moi quand même je suis parti y a même pas trois semaines. Au fait ça va au journal, ça a fini comment la conf' de rédac ?

— Oh, on a opté pour le gadget : un string rouge unisexe.

— Comment un string peut être unisexe, Robert ?

— J'en sais rien, je suis pas anatomiste, en plus je viens de me prendre une louche en pleine gueule et tu sais que Maryse était championne de poids...

— Ah non, je savais pas. T'es où là ? A l'hosto ?

— Non, je vais chez Adélaïde, cette salope, c'est de sa faute tout ça : si elle s'était contentée d'astiquer les pieds de mon bureau au lieu de s'attaquer à moi, j'en serais pas là, je filerais encore le parfait amour avec Maryse, ma colombe, ma tourterelle, ma perruche, ma...

— Bon, ça va, tu vas pas me faire tous les d'oiseaux.

— Pourquoi t'appelles, Didier ? T'es où ?

— A Koutaïssi.

— Quoi ? A Massy ?

— Non, je suis à l'étranger, en Géorgie, c'est la guerre avec la Russie, je vais en Azerbaïdjan chercher la femme de ma vie, Svetlana, et on rentre à Paris pour faire des gosses.

- Didier, t'as pris quoi ? Encore ton mélange whisky/vodka/ pot belge ?
- Non, j'ai rien pris, je vais à Gandja.
- Ah tu vois que t'as pris un truc, elle devait être drôlement forte ton herbe.
- Mais non, j'ai pris aucune drogue, j'ai pas bu non plus, je suis sérieux, Robert.
- Et tu reviens quand ? On a besoin de toi au journal.
- C'est la guerre je te dis, putain, je reviens dès que je peux et vivant si possible.
- Bon ben dépêche-toi.
- T'es un putain d'égoïste Robert, un sale putain d'égoïste à la con.

Je raccrochai prestement et me mis en quête d'un bus ou de n'importe quel autre véhicule pourvu qu'il soit motorisé. Après vérification, aucun bus ni transport en commun de quelque nature que ce soit — au point où j'en étais, j'aurai même pris un pousse-pousse tiré par Jean-Marie Le Pen — n'allait vers Gandja, ni même en Azerbaïdjan. Je devais me débrouiller par mes propres moyens : contre quelques kopecks, mon lecteur MP3, un paquet de cookies à moitié fondus et un jeu de cartes porno — cadeau de Mathias l'ethnologue du cul —, un jeune désœuvré uniquement vêtu d'un sous-pull en lycra orange, d'un short blanc crasseux et d'une paire de chaussures de chantier me laissa sa mobylette au moins trentenaire. Je ne dépassais pas les 20 à l'heure mais c'était moins fatigant que la marche, d'autant que j'avais des ampoules aux pieds et une crampe au mollet droit.

La mobylette finit pas rendre l'âme au bout d'une heure et je trouvais un garage clandestin où je pus la laisser : au début le garagiste voulut me faire croire, dans son français approximatif, qu'il me faisait une fleur en gardant l'engin — décidément la malhonnêteté du garagiste est universelle —, quand je lui faisais remarquer que de nombreuses pièces étaient réutilisables, qu'il pourrait les revendre à bon prix à des touristes et que j'avais besoin d'un moyen de locomotion pour aller à Gandja, il disparut au fond du garage et revint avec une trottinette électrique rose bonbon constellée de stickers Barbie. J'hésitai : même au fin fond du trou-du-cul du monde, je craignais le ridicule puis je pesai le pour — survivre — et le contre — me faire jeter des cailloux par les enfants — et acceptai sa proposition, après avoir testé la machine sur le chemin caillouteux jouxtant le garage.

Je m'éloignai du garage sur ma trottinette électrique — qui montait tout de même à 70 dans les descentes —, cheveux au vent, rêvant au prénom que j'allais donner à mes futurs enfants. Deux heures plus tard, toujours à mes rêveries — j'imaginai ma première étreinte avec la sculpturale Svetlana et j'avais du mal à tenir sur ma trottinette —, je fonçais tout droit

dans une carriole dans laquelle un couple de paysans transportait des pneus usagers pour les revendre au marché. Je m'en sortais indemne et il n'y eut pas de blessés mais ma trottinette Barbie venait de rendre l'âme et je culpabilisais d'avoir eu une si mauvaise opinion d'elle au premier coup d'œil, c'était une brave fille cette trottinette, elle allait me manquer. Le couple de paysans proposa de se charger de mon véhicule défunt mais dans un excès de sentimentalisme, je refusai, me couchai par terre, à côté d'elle et la serrai contre mon cœur en pleurant comme la fillette qui devait être son ancienne propriétaire.

Quand j'arrivais à Tbilissi, la capitale, on voyait au loin de la fumée et entendait distinctement des explosions ; manifestement, les Russes bombardaient ce pauvre pays qui n'en avait pas besoin de tant. Les gens commençaient à s'enfuir dans des guimbardees chargées au maximum ; je profitais de la panique pour dérober un scooter et arrivais à Roustavi, non loin de la frontière, à la nuit tombée, le réservoir vide. Je devais trouver le gîte et si possible le couvert rapidement, avant de reprendre la route le lendemain pour Gandja, à moins de cent kilomètres de là. En périphérie de la ville, je repérai un jardin paraissant abandonné derrière un portail ouvert, j'entrai et découvris la porte entrouverte de ce qui semblait être une cave. Il faisait noir et je titubais à la recherche d'un interrupteur quand dans la clarté d'une lampe à huile je vis le visage de fouine d'un petit homme qui s'adressa à moi en une demi-douzaine de langues avant que je lui réponde en français.

— Vous venez voir le musée, à cette heure-là ?

— Un musée ? Quel musée ? Y a un musée ici ? Je vois aucun musée.

— Ah, je vois, vous êtes un espion.

— Non, je cherche juste un endroit où dormir et un truc à manger avant de repartir vers Gandja rejoindre ma fiancée et la ramener en France, on va se marier.

— Je veux bien vous croire, vous avez pas l'air assez malin pour être un espion.

— Merci du compliment.

— Pour me faire pardonner, je vous offre le repas et je vous prépare un lit.

— Vous habitez là ?

— Vous avez cru que c'était une maison abandonnée ?

— Bah oui.

— Tant mieux, je vis dans la clandestinité.

— Pourquoi ? Vous êtes recherché par la police ?

— Non, vous inquiétez pas, c'est juste que je suis le conservateur auto-proclamé de l'unique musée à la gloire de notre guide éternel Ceausescu. D'ailleurs, si vous voulez le lit et le repas va falloir me faire l'honneur de suivre la visite.

Je découvris donc le mini-musée clandestin Ceausescu aménagé dans une vieille maison de campagne : il avait collecté les restes de son dernier repas, les poupées de ses filles, le peigne de sa femme, le dernier os de son chien. Je pensais aussitôt à écrire un article sur ce nostalgique du communisme qui avait voué sa vie à sa passion comme d'autres collectionnent les pin's clignotants ou font du karting sur circuit. Le repas fut frugal mais appréciable, par contre la nuit fut brève, mon hôte dormant dans la même chambre que moi — la seule de la maison — et n'en finissant pas de me parler de tous les écrivains français qu'il avait lus. J'avais beau lui dire que je n'avais jamais lu une ligne de Duras ni une page de Proust, il crut que je me moquais de lui ou que je faisais le modeste. Du coup, il changea de sujet et me confia que sa grand-mère paternelle polonaise avait été la pute qui avait déniaisé le pape Jean-Paul II — encore une idée de sujet d'article ! Au petit matin, il me laissa son vélo et je promis d'essayer de le lui ramener au retour en lui présentant Svetlana, si la guerre nous en laissait le loisir — je me sentais soudain l'âme d'un héros comme un acteur jouant un résistant français dans un téléfilm de France 3. Je terminai donc mon périple sur un vélo pour femme rouillé à la selle à moitié défoncée.

Je traversai la frontière sans encombres et arrivai à Gandja dans l'après-midi après neuf heures d'effort solitaire, les mollets durs comme la pierre et le cul en compote. Je n'eus pas de mal à trouver l'immeuble de Svetlana et les larmes me vinrent aux yeux d'émotion en regardant la fenêtre du quatrième où je savais qu'elle habitait dans un appartement communautaire de 40 mètres carrés avec huit autres personnes, uniquement des couples. C'est pour ça qu'elle voulait venir en France et se marier avec « un homme bien » comme elle le disait sur le site de rencontre spécialisé dans les unions entre européens de l'Ouest et de l'Est que j'avais consulté par hasard. Dégoûté des femmes françaises trop prétentieuses et exigeantes, j'avais pensé qu'une belle plante ayant poussée à l'Est — mais épargnée par Tchernobyl — serait plus à même de m'apporter ce que je recherchais chez une femme : douceur, modestie et simplicité. Une fois déboursés les 250 euros à l'aide de ma carte bleue, j'avais eu le choix entre trois personnes dont l'une était Svetlana, contre 150 euros de plus, j'avais eu ses coordonnées personnelles et nous avons commencé à échanger des mails, d'abord maladroitement puis de façon plus décontractée. Elle avait eu du mal à m'expliquer ce qu'elle faisait comme études mais j'en conclus que c'est moi qui étais trop bête pour

comprendre, après tout je n'avais qu'un bac A et j'avais longtemps confondu photosynthèse et radioactivité.

Je sonnai à l'interphone qui ne marchait pas, puis jetai des pierres contre sa fenêtre et hurlai son prénom. A la troisième fois, une vieille femme aux cheveux blancs ouvrit la fenêtre et son sourire me fit comprendre qu'elle savait qui j'étais : j'étais attendu, Svetlana avait bien reçu mon message, c'était sûrement une voisine à qui elle avait confié son amour pour un beau et brillant journaliste français. Cinq minutes plus tard, la vieille vint m'ouvrir, elle me serra énergiquement dans ses bras et je la suivis dans les escaliers puant la friture et le hareng. Je lui dis le prénom de Svetlana, elle me fit son plus grand sourire et je découvris sa bouche inquiétante émaillée de larges espaces entre ses trop rares chicots.

— Oui, oui, moi Svetlana, dit-elle en frappant du poing sa poitrine pendante.

Une heure plus tard, après qu'elle m'eut montré les mails que je lui avais envoyés sur un vieil ordi branlant posé sur le matelas qui était apparemment sa couche, je dus me rendre à l'évidence : Svetlana n'avait rien de la jeune chercheuse en thermodynamique de 26 ans au physique de mannequin que j'étais venu chercher au péril de ma vie, ce n'était qu'une vieille pute sexagénaire à la ramasse sniffant de la colle.

Je me sentais floué, trahi, et pour être honnête surtout très con.

Le moins qu'on puisse dire c'est que je m'étais enflammé un peu vite : tel James Bond, mon amour des femmes risquait de me perdre.

**A SUIVRE...**